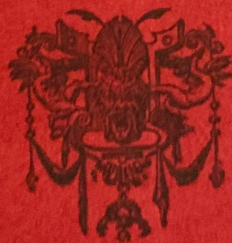


JOSEPH CAULLE

Saint Germain l'Écossais

Apôtre
de la Vallée de la Bresle



LE HAVRE
IMPRIMERIE MICAUX FRÈRES
34 bis, rue Jules-Siegfried

—
1934



Chacun pensera que le profane côtoyait le sacré d'un peu près. Mais le vieil apôtre pouvait-il rester insensible à la joie populaire? Ici, depuis les hauts temps mérovingiens, son nom demeurait vivant, honoré, invoqué. Après quatorze siècles, son culte n'avait rien perdu de la ferveur originelle. Les nouveaux saints n'avaient pu faire oublier l'ancêtre. Au passage de son chef et de son bras reliquaires, quel silence religieux dans le village! Ceux-là même qui n'avaient offert que cet hommage n'étaient-ils pas les siens, eux aussi?

Le bon saint Germain l'Écossais accueillait paternellement, sous la forme où elles se présentaient, toutes les marques de vénération dont il était l'objet, et en ce jour, anniversaire de sa gloire, son âme s'épandait avec amour sur les rives de la Bresle.



l'un de Senarpont à Aumale, l'autre du Vieux-Rouen à Beaucamps-le-Vieux. La procession s'avancait sous un soleil précoce qui mettait sa flamme sur les ophicléides et rendait encore plus crus les ors des bannières. En avant, marchaient les chantres et les enfants de chœur; ils n'avaient pas comme ceux de chez nous, en Normandie, une soutane, mais simplement un surplis sans manches, court et raide, auquel semblaient ajustés les bras et les jambes. Des invocations s'élevaient, se rapprochant de plus en plus : *Sancte Germane, ora pro nobis!* La procession passa, les fronts s'inclinèrent. Assurément, les tronçons que l'on portait n'étaient que des représentations, des simulacres; un instant, je pris les apparences pour des réalités; saint Germain me regarda et ses yeux jetèrent dans mes yeux je ne sais quelle terreur. J'eus comme la vision des têtes coupées de l'Ancien et du Nouveau Testament, Goliath, Holopherne, saint Jean-Baptiste. Ma frayeur d'enfant avait-elle sa raison d'être? Les curés de Senarpont et de Saint-Germain paraissaient heureux, et ils l'étaient, au milieu de leurs paroissiens; la voix forte des chantres ne trahissait aucune émotion, leur visage ne respirait que la sécurité. Rassuré à demi, je m'insinuai dans la foule, sans abandonner, toutefois, la main de mon camarade.

Autour du cimetière, contigu à l'église, des marchands vendaient, sur leurs étaux, pipes en sucre, cigares en chocolat, pralines et berlingots; il y avait aussi une boutique de pain d'épice. Nous marchions lentement, admirant toutes ces bonnes et belles choses; mon ami acheta deux petits cornets de pastilles et, heureux de tenir son rôle d'aîné, m'en offrit un.

Dans l'église, que le cortège avait remplie depuis plus d'une demi-heure, on chantait les vêpres; la voix des fidèles, accompagnée ou plutôt dominée par la voix puissante des ophicléides, redisait, — comme je l'appris depuis, — les louanges que la liturgie réserve aux martyrs; sous la poussée des cuivres, les vitraux tremblants les laissaient passer et elles se mêlaient aux appels des vendeurs et au brouhaha de la foule.

A son tour, la cloche se faisait entendre, annonçant la fin de la cérémonie; les officiers de chœur, altérés par tant d'efforts, se rendaient dans les cafés voisins et les violoneux frottant leurs archets criaient : « Pastourelle! ».

dans la gueule d'un dragon; à droite et à gauche de sa tête se tiennent deux anges portant chacun un encensoir. Ce tombeau, classé dans les monuments historiques, compte parmi les belles œuvres du XIII^e siècle (1).

Il n'y en a qu'un // Les restes de saint Germain sont conservés dans deux reliquaires en chêne sculpté et peint; l'un, ayant la forme d'un avant-bras, contient un os bien conservé, probablement la phalange d'un doigt de la main; l'autre figure un buste d'évêque; il porte sur le devant de la mitre une relique qui paraît être un fragment du crâne et à la poitrine deux autres fragments fixés sur velours (2). Par mesure de prudence, ces reliquaires ont été déposés, à partir de 1905, et pendant un certain nombre d'années, au presbytère de Beaucamps-le-Jeune (Somme), dont le curé dessert la paroisse de Saint-Germain-sur-Bresle; ils sont maintenant — nous les y avons vus le 14 septembre dernier — dans la crypte que ferme une grille en fer; les reliques ne sont vénérées publiquement, au dehors, que le jour du pèlerinage annuel.

La procession de saint Germain! voilà dans ma mémoire une de ces vieilles images dont les années n'ont pu ternir les couleurs. Depuis un temps immémorial, la paroisse de Senarpont et celle de Saint-Germain se rencontrent processionnellement, le premier dimanche de mai, au lieu dit les Baraques. Sans doute, cette manifestation a eu des formes différentes au cours des siècles. Voici comment elle a lieu à notre époque. Huit jeunes gens portent une civière sur laquelle sont déposés, à l'aller, le buste et l'avant-bras, et au retour, le buste seulement; à la jonction des deux cortèges, le curé de Senarpont reçoit l'avant-bras que lui présente son confrère. L'assistance est nombreuse; dans les temps anciens, elle comprenait même des pèlerins qui venaient à pied de la paroisse Saint-Germain d'Amiens, à dix lieues de là.

J'avais huit ou neuf ans quand je fus témoin d'une partie de cette cérémonie. Accompagné d'un camarade plus âgé, je me tenais à l'entrée du village, à la croisée des chemins qui vont,

(1) Nous tenons cette description de M. Dutilloy, 1919.

(2) Ces renseignements sur les reliquaires sont tirés d'une épitaphe signée A. Duverger, curé de Beaucamps-le-Jeune.

Pendant les quatre siècles de l'époque franque, des personnages de haut rang voulurent être inhumés près de saint Germain, se plaçant, même après leur mort, sous sa protection. Dans le cimetière, on a retrouvé des cercueils en pierre et des fosses de craie contenant des vases mérovingiens (1).

Le corps du martyr reposa dans son tombeau sous la garde des bénédictins de l'abbaye de Saint-Fuscien-au-Bois qui avaient établi un prieuré dans le village. En 882, en vue de le soustraire aux profanations des Normands, qui étaient dans le Vimeu, ils résolurent de le porter à Ribemont, au diocèse de Laon, actuellement de Soissons. Les deux religieux chargés de cette mission partirent la nuit, avec, sur leurs épaules, le précieux fardeau. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent dans le Vermandois, le 13 novembre; ils étaient près de l'enceinte du château de Ribemont, quand la porte d'une chapelle dédiée à sainte Anne s'ouvrit toute seule devant eux; ils entrèrent dans le sanctuaire et y déposèrent leur trésor; mais, le lendemain, malgré tous leurs efforts, ils ne purent le reprendre. Le châtelain et la châtelaine fondèrent en l'honneur de saint Germain l'Écossais une chapelle qui, comme l'église de la Bresle, devint un but de pèlerinage. Sise à l'intérieur du château, dans le faubourg de Suzencourt, elle dépendait de l'abbaye de Saint-Nicolas-des-Prés, à laquelle Louis XI fit don de plusieurs rentes, par une charte de 1477 datée d'Arras. C'est pourquoi l'on a pu dire que ce roi fut un des dévots de saint Germain. Chaque année, il y a fête à Ribemont, le 2 mai et aussi le 13 novembre, où l'on commémore par une procession l'arrivée des reliques.

En 1650, à l'époque où Turenne opérait du côté de Rethel contre le maréchal du Plessis-Praslin, des maraudeurs de son armée osèrent briser la châsse d'argent déposée dans la chapelle castrale de Ribemont; les reliques qu'elle renfermait furent transportées à La Fère en Thiérache, pour revenir à Ribemont quatorze ans après (1664).

Pendant que les restes de saint Germain étaient en Thiérache,

(1) Quatre de ces vases ont été remis à l'abbé Cochet en 1857, par l'abbé Malais, qui, cette même année, les avait recueillis sur place. Voir *La Seine-Inférieure historique et archéologique*, MDCCCLXII, p. 374.

Jean Cauchie, curé de la paroisse Saint-Germain, à Amiens, dont l'église datait du xv^e siècle, avait obtenu, en 1659, des reliques insignes qu'il renferma, en 1663, dans une châsse du poids de quatre-vingt-cinq marcs en argent et représentant en dix scènes la vie du saint. Cette église avait aussi une verrière qui rappelait le miracle du dragon de la Bresle et dont les fragments se trouvent au musée de Picardie, à Amiens. De plus, Jean Cauchie composa un office du patron de sa paroisse (1665).

Bien que nous n'en possédions pas la date, il va de soi que l'église de Saint-Germain-sur-Bresle avait eu sa part, restreinte il est vrai, dans l'attribution des reliques qu'elle avait possédées tout entières; nous ne pensons pas, d'ailleurs, que le pèlerinage y ait subi une interruption du fait de leur translation à Ribemont.

Cette église, dont certaines parties sont antérieures au xi^e siècle, agrandie et remaniée au xvi^e, restaurée au xix^e (1862-1874), est remarquable par une crypte qui renferme le tombeau du saint. Cette crypte, éclairée par une petite verrière ronde, est au-dessous d'une voûte qui supporte l'autel, auquel on accède, du côté gauche de la nef, par un escalier de quatorze marches. Très peu d'églises présentent cette disposition. L'autel lui-même est remarquable par le tabernacle et le retable, dont la forme rappelle la forteresse de Hubault. « Contrairement à ce qu'on trouve ailleurs, écrit l'abbé Malais, le tombeau est placé par rapport à l'autel d'une manière transversale. » (1) Le sarcophage, vide depuis dix siècles, est formé d'une pierre dont les deux faces de la partie supérieure sont légèrement inclinées à la manière d'un cercueil; dans chacune d'elles, un trou cylindrique de treize centimètres de diamètre y est pratiqué; ces deux ouvertures permettent aux pèlerins de passer le bras et de prendre un peu de poussière à appliquer sur le corps des fiévreux. Au-dessus, est posée sur six piliers une large dalle où s'étend la statue de saint Germain, revêtu de ses habits pontificaux, la tête nimbée et mitrée; ses mains tiennent la crosse qui s'enfonce

(1) *Calendrier normand et Analectes (Une Visite à Saint-Germain-sur-Bresle)*, pp. 185 et s.

xviii^e siècle, Benoît XIV, pape de 1740 à 1758, en traça les règles et opéra des radiations au calendrier romain. Est-il besoin d'ajouter que saint Germain, décapité en haine de la foi et ayant accepté volontairement ce sacrifice, ne pouvait qu'être maintenu sur les martyrologes où il figurait? Le *Bréviaire* d'Amiens, réformé en 1746, sous le pontificat de Benoît XIV, par les soins de l'évêque M. de la Motte, résume en quelques mots la vie de saint Germain : « Il parcourut beaucoup de pays pour y prêcher la parole de Dieu. Après avoir laissé la Neustrie pour passer chez les peuples du diocèse d'Amiens, il y fut mis à mort par les idolâtres. » Cette commémoration, maintenue en 1840, n'existe plus dans le *propre* actuel (1).



Saint Germain l'Écossais devait rester dans la mémoire des hommes.

Le moyen âge pratiquait au plus haut point le culte des reliques. Dès sa construction, l'église qui abritait tout le corps du martyr reçut de nombreux pèlerins, surtout des riverains de la Bresle, Picards et Normands; ils venaient demander la guérison des infirmités, des maladies et principalement de la fièvre. Des auberges ou hôtelleries, des maisons d'habitation se groupèrent autour du sanctuaire, où s'accomplissaient des miracles, et, bientôt, elles formèrent le village qu'on appelle aujourd'hui Saint-Germain-sur-Bresle. Ce fut aussi l'origine du pèlerinage paroissial de Senarpont au tombeau du saint. Le jour de la fête, le 2 mai, le prêtre célébrant la messe se tournait vers les assistants, au moment de l'offrande, et disait (ses paroles mêmes n'ont pas été conservées, les voici sous la forme moderne) : « S'il y a ici quelque habitant de Senarpont, quels que soient son âge, son sexe et sa condition, qu'il s'approche le premier, quand même le seigneur du lieu serait présent ». Cette prérogative se rattachait au religieux dévouement dont avait fait preuve le prince Senard.

(1) Voir abbé MALAIS, *Calendrier normand et Analectes (Une Visite à Saint-Germain-sur-Bresle)*, pp. 182 et s.

d'Arimathie, le déposa dans un beau sarcophage; peu de temps après les funérailles, il érigea sur ce tombeau une église.

On croit ordinairement, à tort, que cet édifice occupe l'endroit même de la décapitation (1). Le martyr eut lieu au Canivet, sur le territoire du Vieux-Rouen, et la sépulture fut donnée où s'élève l'église de Saint-Germain. Dans *Senarpont et ses Seigneurs*, l'abbé Lefèvre dit que saint Germain l'Écossais fut martyrisé « près du village qui porte aujourd'hui son nom ». M. Dutilloy, instituteur à Senarpont, à qui nous sommes redevable de nombreux renseignements, pense, comme nous, que le lieu de la décapitation est bien le Canivet et non l'emplacement de l'église de Saint-Germain-sur-Bresle. Les deux points, il est vrai, sont très rapprochés l'un de l'autre et ce voisinage a pu causer la confusion; entre eux, l'ancien bras de la Bresle forme la limite des départements de la Seine-Inférieure et de la Somme, des diocèses de Rouen et d'Amiens.

Jusqu'en ces derniers temps, le Canivet inspirait la terreur; l'imagination populaire le peuplait tantôt d'ombres, tantôt de lumières; c'était le lieu du crime; là, le sang avait coulé et ce sang était celui d'un martyr. Les passants attardés croyaient entendre, la nuit, la sonnette d'un servent de messe. N'était-ce pas la survivance de la dernière messe de saint Germain? (2)

Telle est l'histoire de l'apôtre de la vallée de la Bresle. C'est la voix du peuple qui lui donna, dès sa mort, les qualifications de saint et de martyr. Suivant un usage qui commençait à s'établir justement au v^e siècle, l'évêque du diocèse d'Amiens (3), diocèse où la sépulture avait été donnée, constata et contrôla les témoignages populaires et, après cette enquête, inscrivit le nom de Germain dans le canon de son église; ensuite, les martyrologes en firent mention : Eu, Saint-Germain-des-Prés, etc.

Pendant les dix premiers siècles, la papauté n'intervint pas dans les actes appelés, à partir de 993, *canonisations*; au

(1) C'est l'avis de SEMICHON dans son *Histoire de la Ville d'Aumale*, 1862, t. 1, p. 239.

(2) Denis CAULLE, instituteur public au Vieux-Rouen, *Notes manuscrites*, 1863.

(3) On ne saurait déterminer exactement le nom de cet évêque.

Instruit par l'expérience, le missionnaire ne recourait plus à la force; sans craindre le martyr, il se gardait de le susciter; pour exercer son ministère, il se rendait à la chapelle du Canivet; les fidèles y venaient surtout la nuit, parce qu'ils redoutaient le seigneur Hubault.

Le 6 des nones de mai, date qui correspond au 2 mai, en l'an 480 (1), Hubault, armé d'un glaive, sortait du temple du Vieux-Rouen où il venait d'offrir un sacrifice; il rencontra l'apôtre de la nouvelle religion au Canivet.

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort! (2)

Germain comprit qu'il touchait à ses derniers instants; il leva les yeux au ciel et fit sa prière; elle n'était pas achevée que le païen lui tranchait le bras droit et la tête. Rendu plus furieux encore par la vue du sang, le meurtrier proféra des menaces contre les assistants qui prirent la fuite, de sorte que le cadavre resta sur place, abandonné, pendant plusieurs jours. Or, un matin, une jeune fille qui, selon sa coutume, venait prier à l'oratoire, vit le corps décapité et entendit des paroles qui ont été rapportées sous la forme suivante : « Viens, ma fille, et n'appréhende rien de mes froides dépouilles; prends ma tête souillée de sang et réunis-la à mon corps. Au nom du Dieu que nous aimons tous deux, va trouver le prince Senard qui fut mon ami et qui demeure au pont Senard. Apprends-lui que j'ai été mis à mort par un tyran impie et prie-le d'ensevelir mon corps où il le trouvera. »

D'après les Bollandistes, saint Germain apparut en songe à la jeune fille pour lui adresser cette pressante invitation (3).

Averti immédiatement, Senard accourut, accompagné des siens; le corps n'occupait plus la place où le martyr avait succombé; selon la légende, des anges l'avaient porté plus loin. Senard l'enveloppa d'aromates et, nouveau Joseph

(1) GODESCARD dit : « vers la fin du cinquième siècle »; l'abbé MALAIS et l'abbé COCHET disent vers 490.

(2) *Polyeucte*, acte IV, sc. II.

(3) *Acta sanctorum*, 1866 (Mois de mai, t. I).

habitants ne répondirent pas à son appel; la propagation du christianisme fut très lente; au VII^e siècle, Loup, — ou Leu, — archevêque de Sens, exilé à Ansenes, près de Blangy, vit des temples païens sur les rives de la Bresle et, au même siècle, Valery, fondateur d'un monastère picard, y combattit le druidisme; mais Germain l'Écossais eut le mérite d'être un des ouvriers de la première heure. Il s'acquit la sympathie des populations et se lia particulièrement avec un prince voisin, Senard.

Ce seigneur résidait à une lieue et demie en aval du Vieux-Rouen, sur la rive droite de la Bresle; son château fort en commandait la vallée, ainsi que celle du Liger, un affluent. On peut supposer avec vraisemblance qu'une métairie y était jointe. Le village, d'une certaine importance déjà, habité par les colons et les esclaves de l'exploitation, traversé par une voie romaine de Beauvais à Saint-Valery-sur-Somme, s'appelait Pont-Senard (aujourd'hui Senarpont dans la Somme), à cause d'un pont que le châtelain avait fait construire sur le petit fleuve (1).

Par contre, Germain s'attira la haine de Hubault (Hubauld, Hubolt) « grand fauteur » de la religion païenne, suivant l'expression de Dom Grenier (2), et qui a laissé son nom à deux châteaux, l'un, à peu près disparu, dans le bois de Bretizel, au Vieux-Rouen, l'autre, aux ruines encore imposantes, au hameau de Bretizel, sur la rive droite de la Bresle et dépendant du territoire appelé aujourd'hui Saint-Germain-sur-Bresle (3); peut-être possédait-il un troisième castellum à Boitel, sur une éminence, dans la commune actuelle de Sainte-Marguerite, près d'Aumale.

(1) Nous donnons comme probable cette dénomination qui apparaît pour la première fois dans une *Vie de Saint Germain d'Écosse* par un auteur anonyme du X^e ou du XI^e siècle. L'abbé Th. LEFÈVRE, dans son étude sur *Senarpont et ses Seigneurs*, 1876, la met en doute, en faisant remarquer que l'auteur anonyme a fort bien pu attribuer alors à la villa de Senard un nom qu'elle n'avait pas encore et qu'elle n'a porté que depuis. Voir également Alcius LEDIEU, *La Vallée du Liger et ses environs*.

(2) *Introduction à l'histoire générale de la Picardie*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, p. 292.

(3) Dans son ouvrage *Le Canton d'Hornoy*, Amiens, 1911, LIMICHIN écrit : « Les fouilles qui furent exécutées en cet endroit amenèrent la découverte d'une statue antique et de médailles de l'empereur Posthume » (III^e siècle).

Évidemment d'un Germain apôtre. Est-ce parce qu'il y baptisa par immersion ou qu'il y fit boire son cheval? Les deux traditions existent; la première, plus noble que la seconde, nous paraît mériter plus de créance. « S'agit-il, écrit l'abbé Cochet, de saint Germain d'Auxerre, apôtre de la Grande-Bretagne, ou de saint Germain l'Écossais, son disciple, martyrisé vers 490, sur les bords de la Bresle? » (1). Nous laisserons cette question sans réponse, nous bornant à faire remarquer que cette partie de la Gaule rappelle plutôt l'Écossais que l'Auxerrois.



Quoi qu'il en soit, Germain n'était plus qu'à une petite distance de la Bresle, ce fleuve côtier qui, au temps de l'évêque Victrice, formait déjà la limite du diocèse de Rouen (2). Un village, à peu près à égale distance de la source et de l'embouchure, s'étendait sur sa rive gauche, *Velus Rothomagus*, depuis Vieux-Rouen, Vieux-Rouen-sur-Bresle; c'était un centre païen; d'après une tradition locale que rapporte l'abbé Cochet, il avait un temple de Jupiter dont l'église actuelle occupe l'emplacement (3). Cependant, le christianisme y avait pénétré par l'action des premiers évêques de Rouen; sur la route normande de Paris au Tréport, près du hameau de Sortival, une chapelle au lieu dit le Canivet (Quenivet, dans le *Journal des visites épiscopales* d'Eudes Rigault : Chêne vert) (4) était dédiée à la sainte Vierge. Germain s'arrêta au Vieux-Rouen, avec l'intention d'y rester quelque temps; il fit des conversions dans la vallée à la fois normande et picarde. On ne voudrait pas exagérer l'importance numérique des résultats qu'il obtint; tous les

(1) Voir note 2, page précédente.

(2) Voir VACANDARD, *Saint Victrice*, 1903, p. 110, et *Vie de Saint Ouen*, 1901, pp. 119-122.

(3) *Répertoire Archéologique*, p. 173. On a découvert dans le cimetière qui entourait l'église des débris de poterie que l'abbé Cochet fait remonter au VII^e siècle.

(4) En 1846, on a trouvé, près du Canivet, un petit vase en terre cuite auquel l'abbé Cochet assigne une origine mérovingienne.

de la Bresle (1). Les deux dénominations ne se contredisent pas, d'ailleurs, puisque la Bresle limite à l'ouest le Vimeu. Un serpent à sept têtes, une hydre d'une taille prodigieuse, répand la terreur dans le pays; il s'attaque aux hommes et vient d'étouffer un enfant. Germain se rend à la caverne du monstre; sur son parcours, il voit étendu le cadavre de la jeune victime; par la ferveur de ses prières, il lui redonne la vie; il s'approche du repaire, noue son étole au cou de la bête immonde qui, docile, se laisse conduire à un gouffre profond où elle est précipitée. Certes, ce récit ne s'applique pas exclusivement à saint Germain l'Écossais; avec quelques variantes, on y retrouve la légende du serpent ailé de saint Honorat, de ce dragon qui, dit-on, a donné son nom à la ville de Draguignan; à l'avance, c'est la gargouille de saint Romain dont on portait jadis la représentation en procession à Rouen, le jour de l'Ascension. Ce sont là des symboles qui expriment les victoires locales du christianisme sur le paganisme. Le dragon, c'est le démon dont les sept têtes figurent les sept péchés capitaux. Au moyen âge, on se complaisait à la mystique des nombres; saint Bernard y recourt lui-même dans ses sermons aux moines de Clairvaux (2).

Mais le paganisme oppose une vigoureuse résistance. C'est l'époque où les apôtres comme Germain, croyant bien faire, emploient la violence, s'attaquent aux autels « des dieux ou de pierre ou de bois » (3), s'écriant avec Polyeucte :

... Je les veux renverser
Et mourir dans le temple, ou les y terrasser. (4)

Martin, au iv^e siècle, avait opéré de nombreuses destructions dans les campagnes gauloises; en Neustrie, aux environs de Bayeux, au mont Phœnus, en l'an 400, Exupère abattait la statue du dieu Bélénus. Aujourd'hui, nous concevons autrement l'apostolat qui doit ignorer la contrainte physique ou morale et ne connaître que la douceur, la charité, le respect.

(1) *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, t. II, pp. 448-522, année 1870.

(2) *Sermon sur le Ps. XC; Sermon sur la Septuagésime.*

(3) CORNEILLE, *Polyeucte*, acte III, sc. II.

(4) CORNEILLE, *Polyeucte*, acte II, sc. VI.

Il résulte même des faits que dans la seconde partie de son évangélisation, Germain sut renoncer à une méthode qui provoquait des représailles et contre laquelle s'étaient élevés quelques évêques et plusieurs synodes.

D'après Godescard, les bords de la Moselle auraient été le premier théâtre de son zèle. Quel qu'ait été l'ordre chronologique de ses courses apostoliques, elles furent fécondes en conversions, puisque l'évêque de Trèves, Sévère, mandataire du pape, lui conféra, avec la plénitude du sacerdoce, le titre d'évêque *régionnaire*, c'est-à-dire que, sans avoir un siège particulier, il devint, suivant la coutume de ce temps, missionnaire pontifical, joignant, après entente, son action personnelle à celle des évêques dont il parcourait les diocèses.

Après Trèves, on signale sa présence à Rome, où il visite tous les sanctuaires et les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, priant les deux apôtres de lui faire obtenir quelque chose de leur ardeur pour le service divin; puis, pour combattre l'arianisme des Goths, il se rend en Espagne, pays où son souvenir paraît être éteint, d'après l'enquête de l'abbé Corblet.

Par les territoires de Bayeux et de Coutances, il retourne dans sa patrie où, malgré les efforts du clergé, les doctrines de Pélage ont toujours cours, puis il revient en Gaule, avec l'aide mystérieuse de son embarcation, abordant une seconde fois près du cap de la Hague (1).

On indique son passage au retour, à Bayeux, de nouveau, à Mortemer, à Neufchâtel-en-Bray, ville près de laquelle est la commune de Saint-Germain-sur-Eaulne, puis il atteint la basse forêt d'Eu. A proximité de la commune actuelle des Essarts-Varimpré, canton de Blangy, dans la forêt, se trouve une mare qui s'appelle, depuis les temps les plus reculés, *Mare de Saint-Germain* et sur le pourtour de laquelle des fouilles, exécutées en 1869 par l'abbé Cochet, firent découvrir beaucoup de tuiles à rebords (2). D'où vient cette appellation ?

(1) Voir E.-A. PAPE, *Vie de Saint Germain d'Écosse*, 1850.

(2) *Répertoire archéologique du Département de la Seine-Inférieure*, p. 180. Voir également Abbé DECORDE, *Essai historique et archéologique sur le canton de Neufchâtel*, 1848, pp. 84 et 85.

suit les voies que le vainqueur a établies, on pourrait dire construites, pour maintenir à jamais son empire et sur les bords desquelles naissent les premières paroisses rurales. Ce serait une tâche ardue que d'énumérer les localités où il s'arrête ou près desquelles il passe, de reconstituer un itinéraire qui fut en partie celui de Germain d'Auxerre. Cent vingt-six communes françaises s'appellent Saint-Germain; la Normandie en compte à elle seule trente-trois, qui s'échelonnent, à des distances à peu près égales, le long des routes d'Agrippa et de leurs embranchements. Cette abondance, où le maître et le disciple ont une part inconnue, est significative; elle affirme la réalité d'une œuvre commune dans un pays qui conserve comme confondus et leur nom et leur culte.

A l'exemple de Mellon de Rouen, de Firmin d'Amiens, de Germain d'Auxerre, le nouvel apôtre prêche Jésus-Christ et son Évangile aux Gallo-Romains, dont il connaît évidemment le langage; ce fils de prince, qui a renoncé aux honneurs et aux richesses, s'adresse principalement aux déshérités, aux malheureux; pour être entendu, il se place sur un tertre, un monticule, au besoin sur un de ces dés de pierre auxquels recourent les voyageurs pour remonter sur leur cheval; en plein air, il enseigne, il prie, il implore; et l'accord de sa vie avec sa doctrine renferme une éloquence entraînante.

On aimerait à retrouver ces accents d'un autre âge, à connaître un de ces appels apostoliques sur notre terre des Gaules. Quelle langue nous apporterait-il? Plus tout à fait le latin populaire que les soldats et les marchands romains ont appris aux vaincus; un nouvel idiome s'en dégage, timide, hésitant, embarrassé comme le parler d'un petit enfant : ce sont les premiers bégayements de la langue française.

A l'appui de la prédication par la parole et par l'exemple, viennent les miracles. Les hagiographes, en particulier l'abbé Corblet, sont abondants à cet égard et leurs récits ressemblent singulièrement à ceux de l'Évangile. Nous ne prendrons que le miracle du dragon, qu'ont popularisé la sculpture et la peinture sur verre; les uns, comme Cauchie, l'appellent le dragon du Vimeu (1); les autres, comme Corblet, le dragon

(1) Manuscrit de la Bibliothèque d'Amiens cité par F. C. Louandre dans son *Histoire d'Abbeville et du Comté de Ponthieu*.

est désigné parfois, surtout dans cette région, sous le nom de saint Germain *de la Roue* ou *de la Rouelle* (1).

Cette appellation est ignorée des Écossais et des Anglais qui, du reste, semblent avoir perdu le souvenir de leur compatriote. M. Noble Hall, directeur de l'Office britannique pour le tourisme, nous dit qu'il ne le connaît pas. La cathédrale de Saint-Germans, l'église de Rame dans les Cornouailles, celle de Germansweek dans le Devonshire, ont ou avaient bien pour patron saint Germain, mais celui d'Auxerre, comme nous l'apprend M. le pasteur Webster. Il pourrait se faire que Rame, à l'entrée de la rade de Plymouth, fût à la fois le point de débarquement du maître et celui de l'embarquement du disciple.

Près du cap de la Hague, c'est le village de Saint-Germain-des-Vaux qui commence, en quelque sorte, la France de ce côté. Bien plus, en face de l'île de Jersey, nous avons le havre de Saint-Germain et, au nord de cette baie où se jette un petit fleuve, l'Ay, se trouve encore un Saint-Germain. Sans doute, ces dénominations peuvent se rattacher tout aussi bien à l'Auxerrois qu'à l'Écossais, mais entre le cap de la Hague et l'embouchure de l'Ay, les deux paroisses de Flamanville, près de la mer, et de Carteret, avec son havre, sont sous l'invocation de saint Germain *de la Rouelle*. Si le lieu précis du débarquement demeure inconnu, on est néanmoins fondé à le placer dans cette partie restreinte de la côte occidentale du Cotentin.

Voici donc l'ouvrier de l'Évangile sur la terre des Gaules. Le labour n'y manque pas. Les druides ont disparu, mais le druidisme — un druidisme de forme inférieure — subsiste, surtout dans les campagnes; Rome, encore maîtresse de la région de la Seine, y pratique le culte de ses dieux; de la Germanie arrivent les Francs, adorateurs d'Odin. Aux annonciateurs de « la bonne nouvelle », il faut une foi ardente et agissante, une puissance de volonté sans limites. Germain est de ceux-là. Il parcourt une première fois la Neustrie pour se diriger ensuite vers Trèves, centre religieux et administratif si important qu'on le désigne sous le nom de *seconde Rome*. Il

(1) Du latin *rotella*, diminutif de *rota*, roue.

Saint Germain l'Écossais

Apôtre de la Vallée de la Bresle

Parmi les saints qui portent le nom de Germain, deux sont célèbres : Germain, évêque d'Auxerre (380-448), apôtre de la Grande-Bretagne, dont la mémoire est associée à celle de sainte Geneviève, et Germain d'Autun (496-576), évêque de Paris, fondateur et premier abbé de Saint-Germain-des-Prés. Les autres n'ont pas la même renommée, tel Germain l'Écossais, de la Roue ou de la Rouelle, évêque régional, qui subit le martyre, au v^e siècle, dans la vallée de la Bresle.

Nous voudrions essayer de le faire connaître ; s'il est étranger à notre pays par sa naissance, il lui appartient par son apostolat ; son culte a résisté au temps en plusieurs points picards et normands ; il est le patron titulaire de trois paroisses en Picardie : Saint-Germain-sur-Bresle (canton d'Hornoy), Saint-Germain d'Amiens, Argoules (canton de Rue) ; de deux dans le diocèse de Coutances : Flamanville (canton des Pieux) et Carteret (canton de Barneville), et, dans le diocèse de Rouen, de l'église de l'ancienne paroisse de Mesnil-David, hameau de la commune d'Illois (canton d'Aumale). En outre, à Ribemont, en Vermandois, dans l'ancienne Picardie, au diocèse de Soissons, autrefois de Laon, une chapelle est placée sous son invocation.

Cette étude présente les renseignements les plus importants sur la vie de l'apôtre de la Bresle, sur ses œuvres, sa mort, le culte de ses reliques ; elle relate les traditions locales auxquelles des dénominations de lieux, des monuments, des ruines même, donnent une valeur réelle ; à ces données, — et bon nombre sont inédites, — se mêlent des légendes faciles à distinguer et

dont le merveilleux, d'ailleurs, n'est pas sans charme. Les précisions manquent en certains endroits, tant est obscure la nuit mérovingienne.



Germain naquit en Écosse, — on ignore le lieu exact, — dans la première moitié du ve siècle; son père, un seigneur, un prince, s'appelait Odin (Audin) et sa mère Aquila; le premier nom sonne le scandinave et le second est latin; bien que Rome n'ait pas occupé l'Écosse, des alliances avaient pu se contracter entre les habitants des deux pays. Les époux furent convertis au christianisme par Germain d'Auxerre, qui, pour combattre les doctrines du moine Pélage, s'était rendu en Grande-Bretagne, une première fois en 428 avec l'évêque de Troyes (Loup), sur l'ordre du pape Célestin I^{er}, et une seconde fois, en 446, accompagné de l'évêque de Trèves (Sévère). « Ils (Audin et Aquila) avoient un fils encore très jeune, écrit Godescard, traducteur d'Alban Butler. Saint Germain fut si charmé de la physionomie heureuse de cet enfant qu'il voulut être son parrain et lui donner son nom. » (1) L'hagiographe normand, — on pourrait dire brayon, puisqu'il est né à Rocquemont, — ne nous dit pas quel fut le ministre de ce baptême. Sûrement, suivant la règle de la primitive Église, un évêque, probablement celui de Troyes ou celui de Trèves. « Le jeune Germain, continue Godescard, fut élevé par ses parens dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il renonça depuis aux avantages qu'il pouvoit espérer dans le monde pour se consacrer entièrement aux fonctions du ministère évangélique. »

Un message céleste lui désigne le pays où il doit les exercer, les Gaules, et, immédiatement, il quitte sa patrie. Arrivé au bord de la mer, une sorte de chariot pourvu d'une roue et que ne dirige aucun pilote vient à sa rencontre; il y prend place; le navire mystérieux roule sur les flots et le dépose sur la côte du Cotentin. C'est pourquoi saint Germain

(1) *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux saints*, tome quatrième, p. 63. Versailles, 1819.

Renée et Jean Quenouille
Breitizel

SOCIÉTÉ HAVRAISE D'ÉTUDES DIVERSES
Extrait du Recueil de ses Publications (1^{er} semestre 1934)

JOSEPH CAULLE

—+—

Saint Germain l'Écossais

Apôtre
de la Vallée de la Bresle



LE HAVRE
IMPRIMERIE MICAUX FRÈRES
34 bis, rue Jules-Siegfried

—
1934